



la mère

Magali Moreau

Cette comédienne, je l'avais déjà vue deux fois sur scène. Une première fois à l'occasion d'une lecture où elle avait su faire palpiter le texte (des nouvelles d'Audrey Gaillard), le lire presque comme s'il s'était agi d'un monologue, avec ces intonations personnelles, ces esquisses de gestuelle des mains, ces mouvements du regard, ces mimiques qui font vivre un texte comme si elle l'avait écrit. La seconde fois, à l'occasion du Salon du livre jeunesse de Beaugency ; elle y donnait scéniquement lecture de trois livres pour enfants. Elle avait joué, magnifiquement, du phrasé et de quelques repères physiques. Elle m'avait expliqué : « *On serait tenté de donner davantage physiquement et vocalement dans le registre vraiment théâtral. J'ai beaucoup oscillé durant les répétitions avant de comprendre que je devais me reposer sur les mots.* » Je conclusais ainsi mon bref article : *La justesse du ton dit assez qu'elle a eu raison.*

Dans « *Harcèlement* » elle interprète les quatre rôles féminins et, l'espace d'une très courte scène, un jeune tout de noir vêtu, capuche sur la tête, qui vient filmer une brimade sur Valentin. Les rôles féminins : la mère de Valentin, la CPE, Alice Armandona, Barbara Pregoszian. Elle est d'une crédibilité absolue dans ces quatre rôles, dont les deux premiers ont vingt ans de plus que les deux derniers. Bien sûr les caractéristiques vestimentaires et le nom (ou l'initiale du prénom A. et B.) permettent de distinguer les personnages mais le travail de la

comédienne permet de les différencier par l'attitude générale, par le positionnement des mains, la posture des jambes et des pieds, et par la tonalité de la voix, non qu'elle « prenne des voix » mais elle joue des intonations, du débit, des silences. Un travail admirable, d'une précision millimétrée.

Lors d'un entretien à l'occasion des répétitions, j'ai pu bavarder avec la comédienne. Comment se préparait-elle pour cette pièce ? « *Ces personnages, je les montre, je les mets en pleine lumière, je les révèle mais je ne les incarne pas au sens plein du terme. Bien sûr ils ressentent des émotions, bien sûr ils ont une histoire mais la pièce ne leur propose pas de parcours psychologique. La pièce ne nous dit pas ce qu'ils ruminent, ce qui se trame en eux. Je suis pleinement dans l'instant du jeu. Cette pièce, pour moi, est sans cesse prise dans le mouvement des personnages qui apparaissent chacun dans quatre ou cinq scènes. Je les compose surtout physiquement, dans leurs attitudes. Dans les monologues face à la psychologue, j'ai beaucoup à jouer dans les hésitations, les regards, les silences, beaucoup de choses se jouent dans les silences. Christian Sterne a dit une chose très juste à propos de notre travail de comédiens : Il faut être dans la mécanique du spectacle pour être organique.* » Elle m'expliqua aussi ce que cette pièce avait remué en elle : « *Je me suis replongée dans des photos de moi à l'âge du collègue. J'ai beaucoup observé les ados...* »

J'ai essayé de caractériser le jeu de Magali dans chaque personnage. *La mère* est rassurante pour Valentin, attentive ; elle joint souvent les mains, ses gestes sont lents, elle sourit ; la voix est douce, jamais elle ne la hausse ; face à la psy, elle pose les mains sur la table, la main gauche est mobile, elle pince les yeux, elle a des regards de biais (timidité ?), elle a des silences ; elle est alors d'une beauté de Madone. *La CPE* est tout l'inverse : raide, guindée, la voix est ferme (elle « aboie » quand elle punit les élèves), lourde, cassante, ses joues sont tirées ; face au principal elle fait preuve de déférence, elle appuie ce qu'il dit d'un hochement de tête ; à une autre époque, elle eût pu être kapo... Des deux ados, *Alice* est celle qui extériorise le plus ; elle a les rires que l'on a à cet âge, elle s'esclaffe, elle se pince les lèvres quand il faut arrêter, elle s'assied en se tenant en équilibre sur l'arrière de ses baskets ; elle encourage les garçons dans leurs tourments tout en essayant d'apparaître aux yeux de la

victime comme sensible, compréhensive, mais c'est pour mieux courir en ricanant avec Bastien et Karim ; elle a une beauté de magazine (mais naturelle), façon Bardot ; face à la psy, elle croise et décroise les jambes, elle baisse la tête, elle triture ses doigts ; une vraie sainte-nitouche ; rue Lauriston elle aussi, avec Bastien, dont elle est l'amoureuse. Toute différente est *Barbara* et d'ailleurs, très vite, elle se désolidarise du groupe des harceleurs, elle refuse d'être de ceux qui vont humilier Valentin ; elle porte un pull trop long, elle s'entortille les mains dans les manches ; à la table, elle se tient les genoux serrés, le bas des jambes écarté, pieds tournés vers l'intérieur, elle est physiquement en souffrance, hantée par ce qu'elle a pu faire au début de cette histoire avant de marquer son refus ; elle parle avec calme, lenteur ; mais dans la scène du couteau, elle hausse le ton, elle crie, elle vocifère à l'encontre de Valentin et, quand il lui donne son couteau, elle est toute désemparée ; à la table elle a ce geste d'une justesse absolue : elle se lève, s'arrête, se retourne à nouveau vers la psy pour avouer que c'est ce jour-là qu'elle est tombée amoureuse de Valentin ; et quand, dans la scène finale, elle s'enflamme « *Écris ! Écris-le, ton livre, écris-le !* », son visage sourit lumineusement, elle respire le bonheur.

Le noir se fait et l'on se dit Qu'ils soient heureux, ces deux-là...

Comme nous le sommes d'avoir reçu cette belle leçon de théâtre.



la belle Alice